

CXLV^e OBSERVATION.

Nouveau séjour à Paris ; mauvaise nourriture et manque d'ouvrage. A l'époque de l'entrée, symptômes généraux d'adynamie avec pouls dur. A la suite d'une saignée, épistaxis, accroissement de la prostration ; délire ; pétéchies ; langue noire ; ballonnement du ventre, etc. État regardé comme désespéré. Traitement tonique : guérison.

Un maçon (1), âgé de vingt ans, à Paris depuis quelques mois seulement, cheveux noirs, peau très-brune, muscles peu développés, s'est habituellement mal nourri ; il a été souvent sans ouvrage depuis son arrivée dans la capitale ; cependant sa santé ne commença à se déranger que vers le 20 mai. Alors il ressentit un malaise générale, de la céphalalgie, un engourdissement physique et moral très-prononcé ; son appétit diminua, puis il le perdit entièrement. Le 25 mai, il cessa de travailler, s'alita et ne but que quelques tisanes délayantes. Il entra à la Charité le 6 juin. La première fois que nous le vîmes, nous fûmes frappés de l'air de stupeur qui régnait déjà dans l'ensemble de sa physionomie ; ses traits étaient affaiblis : ses paupières appesanties ne se levaient qu'avec peine ; l'œil était morne et peu en harmonie avec les objets environnants ; la bouche restait entr'ouverte, les réponses étaient lentes, pénibles, les mouvements difficiles ; le pouls, fréquent, concentré, ne s'effaçait pas lorsqu'on essayait de le comprimer ;

(1) Ce malade a été traité par M. Chomel, qui remplaçait momentanément M. Lermnier.

une sueur abondante couvrait la peau ; la langue, d'un rouge assez vif, tendait à se sécher. Cinq à six selles seulement, formées de matières brunes et dures, avaient eu lieu depuis l'invasion de la maladie. Les urines étaient rouges et rares ; une légère chaleur le long du canal de l'urèthre accompagnait leur émission.

Il y avait chez ce malade un mélange de prostration et de symptômes inflammatoires qui pouvaient porter à penser que la faiblesse n'était qu'apparente. Une saignée de deux palettes fut prescrite ; il devait en résulter un effet bon ou mauvais, propre à jeter du jour sur la véritable nature de la maladie. Le sang tiré de la veine se réunit en un large caillot, sans sérosité, peu consistant, et recouvert d'une couenne verdâtre très-mince. Le malade but de l'eau d'orge, et prit deux lavements émollients. Le soir il y eut une épistaxis abondante ; la nuit il rêva beaucoup.

Le lendemain 8, il y avait une exaspération marquée de tous les symptômes : prostration plus grande, léger trouble des idées, quelques soubresauts des tendons, langue sèche et brune à son centre, même état du pouls, sécheresse de la peau. (*Tisane et lavements émollients.*) Pendant la nuit le malade délira complètement.

Le 9, quelques taches pâles, arrondies, d'une demi-ligne à une ligne de diamètre, étaient disséminées sur le thorax ; les yeux restaient fermés ; et ce n'était que lorsqu'on avait fait au malade à très-haute voix des questions répétées, que ses paupières se soulevaient ; regardant alors fixement celui qui l'interrogeait, et paraissant en quelque sorte réunir toutes ses forces, il parvenait à répondre d'une voix faible et mal articulée, mais avec justesse ; il retombait ensuite dans son assoupissement. Ce n'était non plus qu'avec beaucoup d'efforts qu'il tirait la langue hors de la bouche ; elle était tremblante,

brune et très-sèche : le ventre conservait sa souplesse ; deux selles avaient eu lieu ; le malade s'était levé seul pour les rendre. La respiration était courte et d'une fréquence remarquable ; cependant aucune toux n'existait ; la percussion et l'auscultation n'annonçaient aucune lésion des poumons. Cette accélération de la respiration semblait plutôt liée au trouble général du système nerveux. (*Même traitement.*)

La nuit, délire complet.

Le 10, léger dévoisement depuis la veille, ballonnement du ventre ; pouls plus facilement déprimable que les jours précédents : même état du reste. (*Tisane d'orge avec addition d'acide muriatique ad gratam aciditatem ; lavements de vin avec addition du même acide ; fomentations de camomille sur le ventre ; deux vésicatoires aux jambes.*)

Le 11 et le 12, l'air de stupeur fut porté au plus haut degré. Vainement pressait-on le malade de questions, il ne répondait plus ; ses yeux, fixes, avaient l'expression de ceux d'un homme entièrement distrait de tout ce qui l'environne. Une croûte noire, épaisse, couvrait les lèvres, les dents et la langue. La peau de la face présentait une teinte jaune sale, comme terreuse ; on ne sentait plus de soubresauts de tendons ; les matières fécales et les urines étaient rendues involontairement, sans que le malade parût en avoir la conscience. Dans l'espace de quelques minutes on voyait alternativement la respiration devenir accélérée, haletante, puis se ralentir tout-à-coup. Le pouls, fréquent, fuyait sous le doigt ; toute la surface du corps était sans chaleur, et les extrémités déjà froides : les taches typhoïdes étaient à peu près effacées.

Cependant aucun tonique n'avait encore été administré à l'intérieur, et cette fois ce n'étaient point eux qu'on pouvait accuser, si la langue avait noirci, si les lèvres et les dents s'é-

taient encroûtées, si des symptômes de plus en plus graves s'étaient chaque jour montrés. Le mauvais succès de la première émission sanguine ne permit point de la réitérer. La perte du malade semblait à peu près certaine ; la stupeur profonde, le froid presque cadavérique de la peau, la faiblesse extrême du pouls, l'inefficacité du traitement suivi jusqu'alors, semblaient commander l'emploi d'une médication tonique. Elle fut employée avec énergie. Nous allons en voir les effets. (*Prescription : Eau de riz gommée avec addition de quinze gouttes d'acide muriatique dans une pinte. Une pinte de décoction de quinquina avec addition d'un tiers de vin et de deux onces de sirop de coing, potion gommeuse avec addition de deux gros d'extrait mou de quinquina ; deux tasses de vin ; sécher les vésicatoires des jambes, et en placer deux aux cuisses.*)

Dans la matinée du 13, l'état du malade était à peu près le même ; seulement l'on observait, de plus, de fréquents soubresauts de tendons. Plusieurs auteurs, et Pringle en particulier, ont regardé l'existence de ces soubresauts comme étant une contre-indication à l'emploi des toniques. Ceux-ci furent cependant continués,

Le 14, la peau s'était réchauffée, le pouls était plus relevé ; il y avait moins de soubresauts de tendons, les mouvements inspiratoires étaient moins désordonnés ; mais d'un autre côté l'intelligence ne se rétablissait pas, l'air de stupeur ne diminuait pas ; l'encroûtement de la langue, des lèvres et des dents persistait ; le malade lâchait continuellement sous lui. L'extrait de quinquina fut porté à la dose d'une demi-once ; des frictions aromatiques furent faites sur le ventre et sur les membres.

Le 16, l'expression de la face était un peu plus naturelle ; le malade commençait à répondre un peu aux questions. (*Six*

gros d'extrait de quinquina dans la potion gommeuse avec addition de vingt gouttes d'éther sulfurique.)

Le 17, amélioration sensible; les yeux étaient plus en harmonie avec les objets environnants, le malade était plus maître de ses mouvements, il tirait assez facilement la langue; la respiration était calme, le dévoiement s'était un peu modéré; mais la chaleur de la peau était devenue très-élevée, âcre et mordicante; en laissant quelque temps le doigt en contact avec elle, l'on éprouvait une sorte de sensation pénible voisine de la douleur. Malgré cet état de la peau, les toniques furent non-seulement continués, mais augmentés; l'on appliqua deux nouveaux vésicatoires à la partie externe des jambes; l'extrait de quinquina fut porté à la dose d'une once; continuation de la décoction de cette écorce; un lavement de quinquina camphré fut prescrit matin et soir, les membres furent frictionnés avec un mélange de vin aromatique et d'alcool camphré.

Le 18 et le 19, il y eut encore un effort manifeste vers la guérison; l'expression de la face devint infiniment plus naturelle, les réponses étaient nettes; le malade, pour la première fois, avait pu de lui-même se placer sur le côté et s'y tenir; la langue, les lèvres et les dents étaient un peu nettoyées; il n'y avait eu depuis la veille que deux ou trois selles, toujours rendues involontairement; la chaleur brûlante de la peau persistait, et l'on remarquait toujours de temps en temps quelques soubresauts. L'éther sulfurique qui entraînait dans la potion gommeuse fut remplacé par un gros d'eau distillée de canelle; d'ailleurs même prescription.

Le lendemain 20, nous fûmes étonnés du changement en bien, véritablement prodigieux, qui s'était opéré dans l'état du malade; la langue s'était humectée, et n'offrait plus qu'à son centre seulement une légère teinte brunâtre; la peau, si

brûlante encore vingt-quatre heures auparavant, n'avait plus qu'une douce chaleur, le pouls n'était que médiocrement fréquent; le malade se retournait dans son lit avec une merveilleuse facilité; la parole était libre, son intelligence nette; il lâchait encore sous lui. Aucun phénomène critique n'avait précédé cette brusque amélioration. (*Même prescription.*)

Du 21 au 28, six onces de vin de quinquina furent substituées à la potion. L'état du malade continua à être aussi satisfaisant. Chaque matin nous trouvâmes sa peau couverte d'une légère moiteur.

Les forces se relevaient chaque jour: le pouls conservait de la fréquence. La langue était humide et d'une belle couleur vermeille; soit par faiblesse, soit par paresse, le malade continuait à lâcher sous lui ses matières fécales et ses urines. Le dévoiement était d'ailleurs très-modéré. Deux ou trois selles au plus avaient lieu en vingt-quatre heures.

Le 28, le malade ne pouvait pas encore s'asseoir dans son lit. On ajouta à la prescription quelques cuillerées de vin de Madère à prendre dans la journée. Les vésicatoires étaient entièrement secs depuis deux ou trois jours.

Dans les premiers jours du mois de juillet le pouls perdit tout-à-fait sa fréquence; le dévoiement cessa; le malade put se tenir sur son séant, et bientôt on le plaça sur un fauteuil roulant. Il prit d'abord, du 30 juin au 4 juillet, deux bouillons et trois demi-soupes par jour. Le 5, un demi-quart lui fut accordé. Le 8, il mangea le quart.

A dater de cette époque il entra véritablement en convalescence. Il reprit peu à peu ses forces et son embonpoint pendant le reste du mois de juillet et dans le commencement d'août. Il continua à prendre pendant tout ce temps du vin de quinquina, dont la dose fut progressivement diminuée de

six onces par jour à une once. Il quitta l'hôpital bien portant le 12 août.

—

Nous voyons encore dans cette observation une fièvre ataxo-
adynamique des plus graves s'améliorer pendant l'administra-
tion des médicaments toniques. Rappelons-nous dans quel
état désespéré se trouvait le malade à l'époque où le quin-
quina commença à être donné. Rappelons-nous surtout ce
refroidissement général de la peau, ce pouls filiforme, qui,
dans les fièvres graves, sont les symptômes ordinaires d'une
mort très-prochaine. Vingt-quatre heures après qu'une médi-
cation tonique a été prescrite, ces symptômes mortels ont dis-
paru, et dès ce moment la tendance vers la guérison se pro-
nonce de plus en plus. N'oublions pas de remarquer que la
dose des toniques fut augmentée suivant une rapide progres-
sion. Ainsi donnés, ils ne pouvaient pas l'être indifféremment.
Si la maladie n'avait consisté que dans la phlegmasie du tube
digestif, le quinquina donné à la fois sous toutes les formes
par la bouche et en lavement aurait eu très-promptement des
résultats funestes. Est-il donc possible d'attribuer ici à la na-
ture la guérison du malade, et de dire que c'est malgré les
toniques que la guérison eu lieu ?

En même temps que l'écorce du Pérou était administrée à
l'intérieur, les membres abdominaux étaient couverts de nom-
breux vésicatoires, et un grand nombre de points de l'enve-
loppe cutanée furent simultanément irrités, sans qu'il en pa-
rût résulter une influence fâcheuse sur le cerveau.

L'émission sanguine pratiquée à l'époque de l'entrée du ma-
lade non-seulement ne fut pas avantageuse, mais elle fut sui-
vie d'une exaspération marquée de tous les symptômes. Ce
fait nous a rappelé une remarque de Pringle, consignée dans

ses observations sur la fièvre d'hôpital. Au commencement de
cette fièvre, dit-il, le pouls n'est jamais *abattu*, mais il est
très-vif, et varie souvent le même jour sous le rapport de la
force et de la plénitude. Si, dans ce cas, l'on prescrit de nom-
breuses et larges saignées, afin d'obvier à la fause indication
de l'inflammation, le pouls devient plus fréquent et plus fai-
ble, et le malade tombe dans le délire.

L'individu qui fait le sujet de cette observation, comme ce-
lui de la précédente, a présenté une respiration gênée et sin-
gulièrement accélérée, à l'époque où les symptômes nerveux
furent le plus prononcés. Aucun symptôme n'indiquait d'ail-
leurs l'existence d'une inflammation des poumons ou des plè-
vres. Nous ne pourrions que répéter ici ce que nous avons dit
à ce sujet dans l'observation précédente. Nous ajouterons seu-
lement qu'Huxham avait très-bien saisi cet état de la respiration
dans les fièvres graves. Gardez-vous, disait-il, de croire à une
péricéramonie, parce que vous observez une grande anxiété,
une forte oppression, la sensation d'un poids insupportable
sur la poitrine. Comme nous, il rapportait ces symptômes au
désordre du système nerveux. (*Traité de la fièvre lente
nerveuse.*)

Les pétéchiés se montrèrent quarante-huit heures après la
saignée; elles restèrent constamment peu nombreuses et pâles.
Elles se flétrirent et disparurent à l'époque de la plus haute
intensité des symptômes de prostration: les toniques ne les
firent point reparaître.